Pour une littérature plasticienne

Jean-Max Colard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/61956>

DOI : 10.4000/critiquedart.61956

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 4 juin 2020

Pagination : 9-20

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Jean-Max Colard, « *Pour une littérature plasticienne* », *Critique d'art* [En ligne], 54 | Printemps/été 2020, mis en ligne le 04 juin 2021, consulté le 08 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/61956> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.61956>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juin 2021.

EN

Pour une littérature plasticienne

Jean-Max Colard

- 1 Sous le terme de « littérature plasticienne », je voudrais essayer de nommer, c'est-à-dire rassembler et surtout cartographier tout un champ de créations littéraires particulièrement mouvant, intrinsèquement instable. Ce champ apparaît notoirement à la frontière des arts plastiques et de la littérature ; mais il concerne aussi le cinéma, la vidéo ou Internet – plus largement *l'écran*, voire *les médias* –, et encore la musique et la danse – plus largement *la scène*. Dans l'effervescence qui caractérise les interactions actuelles entre le champ de l'art et celui de la littérature (dont cette livraison de *Critique d'art* entend à son tour témoigner), il semble nécessaire de dépasser le traditionnel flottement qui les caractérise, en proposant une terminologie plus à même de *dessiner* et *désigner* ce paysage littéraire, tout en disant son moment présent. Il est vrai que cette relation mouvante, multiple, à la fois organique et hétérogène entre lettres et arts a déjà une longue histoire – et la question se pose de savoir en quoi la période actuelle en serait un chapitre à part, ou ne serait qu'une molle continuité des avant-gardes historiques. D'autres que moi s'essaient également à cette nomination : l'universitaire Magali Nachtergaele propose le terme de « néo-littérature » pour qualifier tous ces textes qui se donnent à lire et à voir autour des arts plastiques et performatifs, tandis que Pascal Mougin explore l'idée de littérature comme « art contemporain »¹.
- 2 La nécessité de cartographier ce paysage littéraire ouvert aux quatre vents des autres champs de la création vient d'une prise de conscience malheureuse, qui a vu le mouvement lettriste, la poésie sonore, ou le spatialisme rester sans cesse dans les marges d'une littérature « instituée » dont ces avant-gardes à la fois artistiques et littéraires n'avaient cessé d'attaquer les conventions et les principes établis. Dans un article consacré à la poésie des avant-gardes², l'universitaire Gaëlle Théval rappelle la prolifération d'épithètes qui se sont accolés au mot « poésie » dans les littératures « expérimentales » des années 1960 : la poésie sera ainsi « tour à tour qualifiée de *sonore, visuelle, action, directe, élémentaire, savante, totale, parlée, performance* », etc. Et de conclure que « ces épithètes ont, il est vrai, contribué en retour à marginaliser ces formes ». Certes, l'heure n'est plus désormais aux groupes, mais aux démarches individuelles. Le contexte n'est plus celui d'une opposition frontale à la littérature

instituée, livresque ou à la littérature « couchée » comme le proférait Bernard Heidsieck au nom de la « poésie debout ». Il revient donc à la critique d'art et à la critique littéraire – les deux sont ici intrinsèquement liées – d'examiner autrement le paysage frontalier, incertain, dé-spécifié et multimédial qui est celui de la littérature la plus « contemporaine ».

- 3 Il y a cependant une autre raison à la recherche d'un « nom de pays » pour cette création littéraire entre arts et littérature. Nous assistons actuellement à une véritable reconfiguration du système et de la vie littéraires. L'affaiblissement de l'économie du livre, la fin de son hégémonie dans la formation des esprits et de l'élite (aujourd'hui plus financière que littéraire) et, plus généralement encore, le basculement d'une civilisation de l'écrit dans la média-sphère, selon le terme assez juste de Régis Debray, aboutissent à voir se multiplier d'autres formes de créations et de « publications » littéraires. L'écrivain est sans cesse convié à accompagner son livre à l'écran, sur les réseaux sociaux, dans les lectures publiques, dans les rencontres avec les lecteurs. Cette « condition exposée » de l'écrivain contemporain aboutit à deux remarques fortes : d'une part, ce qui n'était que des pratiques marginalisées dans les avant-gardes artistiques s'est désormais amplifié, et même *massifié* dans le changement actuel de civilisation. Elle ne touche d'ailleurs plus seulement la poésie, mais concerne très fortement le roman, « l'empire roman » comme j'aime à l'appeler. Paradoxalement, la marge a donc finalement gagné le centre de la littérature instituée, obligée elle-même de sortir du livre, d'investir d'autres lieux, à l'image de la Maison de la Poésie à Paris, devenue aujourd'hui, et avec succès, une « scène littéraire ». Ainsi, les formes de « publications orales », selon le mot de la poétesse Michèle Métail, qui ne concernaient qu'une poignée de poètes et de lecteurs dans les années 1960, sont devenues monnaie courante de la littérature la plus conventionnelle.
- 4 Tout l'écosystème de la littérature est en train de se modifier, avec un rééquilibrage des productions livresques et des pratiques « extra-livresques », le hors-livre étant devenu une partie non-négligeable de l'activité (et de la rémunération) des auteurs³. Dans ce paysage, les Masters de création littéraire des écoles d'art du Havre ou de la Cambre à Bruxelles, des universités d'Aix-Marseille, de Toulouse ou de Paris 8 sont les laboratoires ouverts d'une littérature à venir qui n'a pas pour seul horizon la publication livresque. S'y croisent écrivains et plasticiens, lesquels échangent leurs pratiques, et vont tantôt vers le livre, la performance ou l'écran dans une indétermination première de la production textuelle. Cette reconfiguration du système littéraire – où l'apport historique et contemporain des arts visuels s'y montre déterminant – est telle que le professeur Dominique Viart, pionnier dans l'introduction de la littérature au sein des universités françaises, a récemment proposé de requalifier la littérature de l'extrême contemporain d'un terme saisissant pour le champ de la critique d'art : la littérature actuelle serait à ses yeux devenue « relationnelle »⁴. Evidemment emprunté à l'« esthétique relationnelle » de Nicolas Bourriaud, ce terme évoque le fait que la littérature actuelle se veut plus transitive, marquée par une relation forte au monde, au réel, à l'histoire et au sujet. Elle négocie avec ses lecteurs une relation nouvelle qui ne se restreint plus au seul livre et passe aussi par la rencontre vivante.
- 5 La « littérature plasticienne », comme je tente de la nommer, n'est donc pas un nouveau « continent » littéraire. Elle a même déjà avec elle toute une histoire, tout un corpus. A l'inverse d'un territoire ou d'un genre, elle est davantage à regarder comme

une zone ouverte, où s'entremêlent les dimensions textuelles et visuelles, écrites et sonores, livresques et spatiales de la Littérature. Un vaste archipel donc, constitué de textes, de lectures sonores, de graphies visuelles, d'écritures imaginaires, de murs ou de peintures recouverts de mots. Une incroyable bibliothèque, non seulement constituée de livres, mais aussi de toiles, de murs, de performances, de textes dits sur scène, de films sous-titrés. La littérature plasticienne n'est pas un domaine ignoré. Elle fait au contraire l'objet actuellement d'une formidable exploration dans le monde universitaire. Elle a en revanche été trop longtemps divisée, arbitrairement séparée par une frontière fortement établie entre un dedans et un dehors de la Littérature. A l'inverse, elle a été éclatée, comme je l'évoquais à l'instant, éparpillée en une myriade de formes aussitôt marginalisées, voire rejetées hors du champ littéraire : poésie visuelle, sonore, spatiale ou concrète, performance poétique, calligrammes, logogrammes, vidéo-poèmes, photos-textes, roman-photo, roman graphique, vidéo-poèmes, instructions, *statements*, gigantextes, dispositifs textuels, etc. Dans cet éditorial, je voudrais proposer une vision réunifiée de ce paysage soit divisé, soit morcelé, où se joue une conception ouverte, renouvelée et élargie de l'idée-même de littérature.

- 6 Qu'est-ce que la littérature plasticienne ? A première vue, ce serait tous ces textes, tous ces mots, toutes ces paroles qui se donnent à lire, à voir ou à entendre dans le champ des arts plastiques. Une littérature qui ne vise pas forcément le livre comme terminus de la création littéraire. Une littérature qui se répand sur les murs d'une exposition, sur les toiles des peintres, qui légende des photographies ou qui résonne dans l'espace d'une création sonore. Des textes proférés, exposés, dessinés, performés. Des « écritures » donc, et même des « écritures bougées » pour reprendre le titre donné par la curatrice Azyadé Baudouin-Talec à son programme de performances poétiques : il y a là l'idée que l'écriture se déplace en tous sens, en tous lieux, se détache de son lieu d'identification première (la littérature) et de son support traditionnel (le livre) pour investir d'autres espaces (le mur, la scène, le son, l'écran, le corps), pour se démultiplier (d'où le pluriel) en quantité de modalités d'être. On y entend surtout que l'écriture s'affirme pleinement comme une pratique, une activité au même titre que d'autres disciplines artistiques telles la danse ou la musique. A première vue, ce serait donc une littérature venue du dehors, et peut-être même une littérature seconde, car très peu considérée par le monde littéraire qui a régulièrement tendance à rejeter sur ses bords, sur ses marges, des pans entiers de textes ou d'écrits qui ne rentrent pas dans un certain canon.
- 7 Or il ne faudrait pas réduire cette « littérature plasticienne » au seul champ de l'art. Ce serait oublier qu'il y a également une « dimension plasticienne » de la littérature : émergeant de l'intérieur du champ littéraire, mais s'écrivant au contact de l'art, s'inspirant des dispositifs de l'art, empruntant aux œuvres des artistes ses stratagèmes d'écriture. Une littérature du dedans dont les principes d'écriture proviennent d'un autre champ. Je pourrais en citer des exemples éloquentes dans la seule littérature française : Valérie Mréjen, Edouard Levé, Thomas Clerc, Olivia Rosenthal, Théo Casciani, Jérôme Game, Nathalie Quintane, Pierre Alféri, Patrick Bouvet, François Bon, Christophe Fiat ou Sandra Moussempès. Ces auteurs et autrices mettent en avant le « dispositif textuel », la démarche conceptuelle, la dimension performative voire *in situ* de l'écriture⁵, ou encore la relation aux écrans... Depuis longtemps déjà, certaines expériences plasticiennes de la littérature ont pleinement trouvé leur place dans la littérature « instituée », dans son histoire et jusque dans ses manuels scolaires. Qu'on

songe simplement aux *Calligrammes* de Guillaume Apollinaire. Il s'agissait bien, ici, de réconcilier le texte et le dessin, la graphie et le graphisme, d'écrire des poèmes visuels qui se donnent à lire d'un seul coup d'œil, tout comme on regarde un tableau. Même s'ils atteignent à la simplicité des dessins d'enfants, les *Calligrammes* sont pleinement des textes où se dissipe la frontière entre la littérature et son dehors, incarné ici par les arts plastiques. Poussons même la réflexion des *Calligrammes* à leur paroxysme : si, comme on parle parfois de « l'enfance de l'art », il y a une « enfance de la littérature » à laquelle tente de remonter Apollinaire, ce serait ce moment où le dessin et l'écriture ne sont pas encore séparés, pas encore territorialisés, disciplinés ; ce serait ces pages-paysages où texte et dessin se confondent. Une littérature sans dehors ni dedans, sans mur séparant le graphe et la graphie. Comme d'autres avant et après moi, c'est à cet endroit que j'habite la littérature.

- 8 La littérature plasticienne désigne donc un espace plus large que ce qu'on avait appelé au début du XX^e siècle « la littérature d'art ». En 1889, l'écrivain Oscar Wilde proposa le mot-valise « art-literature » pour désigner des écritures sur l'art relevant d'une démarche créative, par distinction des propos des historiens d'art, et pour s'affranchir d'une conception trop étroite de la critique d'art⁶. Cette « forme de littérature », comme la définit Oscar Wilde, sera diversement traduite en français par les termes de « littérature d'art », « littérature artiste », et va donc désigner de façon générale les « écrits littéraires sur l'art ». Si cette « littérature d'art » se pratique dans les deux champs, littéraire et artistique, si elle adopte des formes très diverses (le poème, la chronique, le roman, l'*ekphrasis*...) et ne s'enferme pas dans un genre particulier, son point commun n'est pas formel mais tient à son objet : ce sont des écrits sur l'art. Produite de part et d'autre des champs littéraires et artistiques, cette « littérature d'art » ne pourrait-elle pas nous apparaître dès lors comme un équivalent, ou un ancêtre possible de la « littérature plasticienne » ? En réalité, le corpus de textes que désigne cette appellation semble bien trop restreint et réducteur : la « littérature plasticienne » est loin de se limiter aux seuls textes écrits sur l'art, elle se déploie dans un cadre plus élargi, et concerne tout autant des productions littéraires qui, sans avoir l'art comme sujet, peuvent emprunter leurs modalités ou leurs dispositifs au domaine des arts plastiques. En vérité, la littérature plasticienne concernera souvent des textes, des auteurs et des autrices qui écrivent « avec » l'art, avec l'art comme modèle, et non comme sujet.
- 9 Autre chose encore : l'idée de « littérature plasticienne » doit beaucoup à l'essai de la critique d'art et théoricienne Dominique Baqué sur la « photographie plasticienne ». Dans ce livre essentiel, l'autrice démontre comment, à la fin des années 1960, toute une production photographique émanant non pas de photographes ou de reporters professionnels, mais d'artistes plasticiens (le peintre américain Edward Ruscha, les artistes Christian Boltanski ou Annette Messager, plus tard Sophie Calle, Jeff Wall et Jean-Marc Bustamante), va bouleverser le paysage des arts. Paradoxalement, c'est par ces photographies d'artistes situés en marge du monde de la photographie, c'est par cette « photographie plasticienne » souvent conceptuelle et sérielle, que la photographie va faire son entrée au musée et dans les galeries d'art et gagner une reconnaissance artistique qui lui était refusée depuis la moitié du XIX^e siècle. En même temps qu'il faisait valoir une histoire de l'art recomposée par la photographie, l'essai de Dominique Baqué a eu le don de composer un paysage photographique trop disparate jusque-là, de le faire exister sous la bannière unifiée de la « photographie plasticienne »

– que certains artistes et photographes, tels Raymond Depardon, s’employèrent aussitôt à démonter. C’est de bonne guerre.

- 10 Sans faire le calque « littéraire » de la photographie plasticienne telle que Dominique Baqué a pu la conceptualiser, j’en extrapole au moins une hypothèse excitante : et si, comme pour la photographie, la littérature avait commencé à changer de paradigme en se frottant à d’autres médiums que le livre ? Et si, plus que par le cinéma, plus que par les dimensions visuelles ou sonores prises par la poésie dans les années 1960, c’était par l’insertion de cet art mineur de la photographie⁷, dès la fin du XIXe siècle, que la littérature s’était trouvée autrement combinée au champ des arts plastiques, entraînant un « tournant plasticien » de la littérature qui n’a cessé de s’intensifier ? Car entre temps, la création littéraire s’est élargie encore à d’autres médiums : au cinéma, à la vidéo, à la performance, à l’art de l’installation voire de l’exposition. L’heure n’est donc plus à la seule relation privilégiée entre poésie et peinture, « poésure et peinture », ce couple des *sister arts* ayant dominé pendant des siècles la relation de la littérature avec les autres arts. Depuis, d’autres médiums, des plus modernes aux plus contemporains, se sont invités au bal des arts. Au titre de cet élargissement des pratiques mêlées à l’art d’écrire, la notion de « littérature plasticienne » prend désormais tout son sens et toute son envergure. Avec, en guise de conclusion, l’intuition qu’il s’y donne à voir le visage de la littérature à venir, de « la littérature d’après », celle d’un monde résolument post-littéraire.

NOTES

1. Mougin, Pascal. *Moderne/Contemporain : art et littérature des années 1960 à nos jours*, Dijon : Les presses du réel, 2019
2. Théval, Gaëlle. « Poésie : (Action / Directe / Élémentaire / Totale) », *Performances poétiques*, Nantes : Cécile Default, 2017, p. 41-63. Sous la dir. de Jérôme Cabot
3. Sur ce sujet, voir les deux numéros essentiels de la revue *Littérature* consacrés à la littérature hors du livre : « La Littérature exposée : les écritures contemporaines hors du livre », n° 160, 2010/4, et « La Littérature exposée 2 », n° 192, 2018/4, Paris : Armand Colin.
4. Viart, Dominique. « Comment nommer la littérature contemporaine ? », texte mis en ligne dans l’*Atelier de théorie littéraire* de Fabula.org, Dossiers « Contemporain », décembre 2019
5. Cf. Colard, Jean-Max. « Ecritures in situ », *Cahier de L’Herne* : spécial Perec, n° 116, 2016, p. 154-160
6. Sur ce sujet : *La « Littérature d’art » : entre critique et création*, Université Lille 3, 2010, (Travaux & Recherches). Sous la dir. de Joëlle Prungnaud.
7. *Photolittérature* (14 octobre-30 décembre 2016), Montricher : Fondation Jan Michalski – Pour l’écriture et la littérature, 2020. Sous la direction de Marta Caraion, Jean-Pierre Montier

AUTEUR

JEAN-MAX COLARD

Critique d'art et commissaire d'expositions, **Jean-Max Colard** dirige actuellement le Service de la Parole au Centre Pompidou. Major de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de Lettres modernes, maître de conférences habilité à diriger des recherches, il a longtemps enseigné la littérature française à l'Université de Lille, et s'est toujours fortement intéressé aux croisements entre littérature et arts, ou encore à la question de « l'exposition littéraire ». Sous cet angle, mentionnons l'exposition *Duras Song, portrait d'une écriture* au Centre Pompidou en 2014, la création en 2017 du festival de littérature vivante *Extra !* au Centre Pompidou, ou l'essai monographique sur le roman *Cinéma* de Tanguy Viel (*Une Littérature d'après*, Dijon : Les presses du réel, 2015). Il a également publié un recueil de « rêves critiques » : *L'Exposition de mes rêves* (Genève : MAMCO, 2013).